

LES CRISES DE FOLIE DANS LA TRAGÉDIE GRECQUE

I. INTRODUCTION :

Ce travail, qui reste une analyse superficielle du sujet de la part d'un non-helléniste, se base sur quatre tragédies qui tournent autour de crises de folie.

Il me semble dès lors adéquat de résumer très succinctement l'histoire de celles-ci :

Dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, nous assistons au retour de Troie du roi Agamemnon, impatiemment attendu par sa femme Clytemnestre qui le tue pour venger le sacrifice de leur fille Iphigénie fait par Agamemnon. Cassandre, esclave ramenée par celui-ci, possède le don de prophétie donné par Apollon, qui pour se venger de l'affront qu'elle lui a ensuite fait subir, a également fait d'elle une prophète que personne ne croit jamais. Cassandre va ainsi prévoir à l'avance sa propre mort sans rien pouvoir y faire.

L'*Ajax* de Sophocle nous montre comment Ajax, amer de ne pas avoir été désigné comme héritier des armes d'Achille, massacre dans une crise de fureur tout le bétail de l'armée (croyant tuer soldats et chefs achéens), avant de se suicider pour échapper au déshonneur.

L'*Héraclès* d'Euripide nous montre comment Héraclès, victime de Lyssa, déesse de la folie envoyée par Héra, tue dans une crise de fureur ses enfants croyant que ce sont ceux de son ennemi.

Enfin *les Bacchantes* du même Euripide, nous raconte la vengeance d'un Dionysos insulté de voir sa divinité remise en question par Penthée et les siens. Il a envoûté les femmes de la cité (les bacchantes) puis Penthée, qu'il ridiculise avant de le faire assassiner par les bacchantes dont fait partie sa mère Agavé.

Ce sont là quelques tragédies parmi d'autres pouvant illustrer le sujet de ce mini-mémoire, mais il a fallu opérer un choix. Les traductions qui m'ont servi de bases sont citées en référence à la fin de ce texte.

II. VISION DE LA FOLIE A CETTE ÉPOQUE :

Le chapitre intitulé « les bienfaits de la folie » de l'ouvrage de Dodds (1965), nous donne une bonne idée de ce qu'était la folie à ce moment là.

Au V^e, la folie était considérée comme une chose peu estimable. « Les plus grands bienfaits, dit Socrate dans le *Phèdre*, nous viennent de la folie ». C'est là, évidemment, un paradoxe voulu. Mais Platon le qualifie par les mots suivants « A condition que cette folie nous soit donnée par don divin ». Et il poursuit en distinguant quatre espèces de « démences divines » :

- 1) la démence prophétique, dont le patron divin est Apollon
- 2) la démence rituelle ou téléstique, dont le patron est Dionysos
- 3) la démence poétique, inspirée par les muses
- 4) la démence érotique, inspirée par Aphrodite et Eros

Avant d'aborder les quatre types « divins » de Platon, il faut d'abord dire quelques mots de la distinction générale qu'il fait entre la folie « divine » et la folie ordinaire causée par la maladie ; distinction plus ancienne que Platon. Hérodote nous apprend que la folie de Cléomène (aux yeux de la plupart des gens, une punition divine du sacrilège) était imputée par ses compatriotes à ses excès de boisson . Et quoique Hérodote ne veuille pas admettre cette explication prosaïque dans le cas de Cléomène (cf VI 75), il tend à expliquer la folie de

Cambyse en l'attribuant à une épilepsie congénitale, et il ajoute cette remarque fort sensée, que lorsque le corps est affligé d'un trouble sérieux, il n'est pas étonnant que l'esprit soit également affecté. Par conséquent, il reconnaît au moins deux types de folie, l'une surnaturelle par son origine (bien qu'elle ne soit pas bénéfique) et l'autre qui est due à des causes naturelles.

C'est là une tournure de pensée relativement évoluée. Les peuples primitifs partout dans le monde partagent la croyance que tous les types de désordre mental sont causés par une intervention surnaturelle. L'universalité de cette croyance n'est d'ailleurs pas très surprenante. Elle doit probablement son origine aux déclarations des malades eux-mêmes et elle est dès lors entretenue par ceux-ci. La conviction du patient qu'il est en rapport, ou qu'il est identifié avec des êtres ou des forces surnaturelles, est l'un des symptômes les plus communs de la folie hallucinatoire de nos jours, et il n'en était probablement pas autrement dans l'Antiquité. La croyance une fois acceptée susciterait tout naturellement de nouvelles preuves à son appui par l'effet de l'autosuggestion.

Les épileptiques, d'autre part, ont souvent la sensation d'être battus à coups de trique par un être invisible; et les phénomènes impressionnants de la crise épileptique, la chute subite, les contorsions musculaires, le grincement des dents, et la langue tirée, ont certainement contribué à former la conception populaire de la possession.

On a observé que l'idée de possession ne se trouve pas chez Homère, et parfois on en conclut qu'elle était étrangère à la culture grecque la plus ancienne. On peut cependant trouver dans *l'Odyssée* des vestiges d'une croyance plus vague à l'origine surnaturelle de la maladie mentale. Le poète lui-même n'y fait pas allusion, mais une ou deux fois, il prête à ses personnages un langage qui en trahit l'existence. L'exemple le plus frappant étant sans doute celui de Polyphème se mettant à rugir. Les autres cyclopes, venus lui demander ce qui se passe, l'entendent dire que « Personne (ne) veut me tuer », ils remarquent entre eux que « la maladie envoyée par le grand Zeus ne peut être prévenue », et recommandent dévotement la prière.

Il ne semble guère risqué d'affirmer que l'origine surnaturelle de la maladie mentale était un lieu commun de la pensée populaire à l'époque d'Homère, et sans doute bien avant cela, quoique les poètes épiques n'y aient pas attaché un intérêt particulier et n'aient pas choisi d'être les garants de sa véracité.

Mais il est peu probable que les croyances populaires aient été affectées par tout cela, en dehors, tout au moins, de quelques grands centres culturels. Même à Athènes, les malades mentaux étaient encore évités par un grand nombre de personnes qui les considéraient comme des êtres soumis à une malédiction divine dont le contact était dangereux. On leur lançait des pierres pour qu'ils gardent leurs distances; et à défaut de cela, on prenait au moins la simple précaution de cracher. La manière de traiter les malades mentaux différait donc notablement entre les tragédies et la réalité.

Et pourtant, si l'on évitait les fous, on les considérait aussi (comme on continue d'ailleurs à les considérer de nos jours en Grèce) avec un respect approchant de la terreur; en effet n'étaient-ils pas en rapport avec le monde surnaturel, et ne pouvaient-ils pas parfois faire preuve d'une puissance qui était refusée au commun des mortels. Ajax, en sa folie, parle un langage sinistre : « ...en l'insultant avec des mots affreux, *tels qu'un dieu seul, et non un homme*, a jamais pu les lui apprendre. (v.243-244) ».

La limite entre la folie ordinaire et la démence prophétique est donc difficile à fixer.

Selon Platon (et la tradition grecque d'une façon générale), la démence prophétique a Apollon pour patron. Platon avait soin de distinguer la médiumnité apollinienne d'une part, qui veut connaître soit l'avenir soit le présent caché, et l'expérience dionysiaque de l'autre, qui est recherchée soit pour elle-même, soit comme moyen de guérison mentale, l'élément mantique ou médiumnique faisant défaut ou étant tout à fait subordonnés. La médiumnité est

un don rare, propre à quelques individus, choisis; l'expérience dionysiaque est essentiellement collective, et elle est si loin d'être un don rare qu'elle est en vérité hautement contagieuse. Leur méthode diffère autant que leur but : les deux grandes techniques dionysiaques — l'usage du vin et celui de la danse religieuse — ne jouent absolument aucun rôle dans la production de l'extase apollinienne. Les deux choses sont tellement distinctes qu'il n'est guère probable que l'une soit dérivée de l'autre.

La démence prophétique est donc au moins aussi ancienne en Grèce que la religion d'Apollon, voire plus encore. Et le silence d'Homère ne fournit aucun argument solide à l'opinion contraire car Homère savait se taire quand il le voulait.

III. ANALYSE :

Je me suis livré au comptage du vocabulaire dans ces 4 tragédies. On constate que « fou » et toutes ses déclinaisons reviennent 26 fois, suivi par « raison-déraison » qui reviennent 23 fois, puis « fureur-furie » 15 fois, Le mot « délire » 9 fois et « dément-démence » 8. Suivent ensuite différents synonymes (insensé, sain, maux-mal-malade, tourmente, emprunter, étrange fléau, peste inouïe, frénésie), métaphores (bondire, trébucher, égarement) et symptômes (écume).

J'ai pu également constater la grande différence de vocabulaire que l'on peut trouver entre deux traductions d'un même texte, selon l'année de traduction, ou le traducteur. Ceci pourrait permettre une analyse intéressante et poussée du vocabulaire de ces textes, mais faute de temps et à cause de la difficulté de trouver ces différentes traductions, que ce soit dans le commerce ou à la BCU (louées à long terme !), ceci ne m'a pas été possible à faire.

A la lecture de ces tragédies, on peut relever nombre d'idées intéressantes : on constate par exemple une dichotomie entre le jour représentant le sain, le sage, et la nuit qui à l'inverse représente la folie (par exemple, dans *Héraclès*, Lyssa est appelée Fille de la nuit). Autre idée notable est également celle ressortant dans *Ajax* et dans *Les Bacchantes*, selon laquelle il faut savoir rester maître de son esprit. L'intérêt est ici que cette idée est mentionnée par le personnage même qui a eu une crise de folie.

Comme dit ci-dessus, la folie présente dans ces tragédies est d'inspiration divine, on pourrait même dire de possession divine. Dans *Agamemnon*, Cassandre, après avoir passer près de 300 vers debout sur un char, les yeux fixés sur une statue d'Apollon, commence à gémir en invoquant celui-ci. Le Coryphée comprend vite de quoi il retourne : « Voudrait-elle prédire sa propre destinée ? *Le souffle du dieu vit dans son âme d'esclave.* (v.1083-1084) ». Ajax, une fois recouvré ses esprits, sait bien ce qui lui est arrivé : « Voyez donc quelle vague est venue tout à l'heure...*m'assaillir et m'envelopper.* (v.360-361) ». Héraclès lui se voit victime de la vengeance d'Héra par l'intermédiaire de Lyssa, déesse de la Folie : « *...jette cet homme dans des accès de folie, trouble sa raison jusqu'à lui faire tuer ses enfants, excite-le aux bonds d'une danse forcenée; lâche les rênes à sa fureur sanguinaire.* (834-837) ». Dans *Les Bacchantes*, Les allusions à la possession par un dieu, Dionysos en l'occurrence, se multiplient: « Quand le dieu, de toute sa puissance, *pénètre les corps*, sous son impulsion les possédés se mettent à prédire l'avenir. (v.300-302) », « Commence par aliéner sa raison, *pénètre-le d'une légère démence.*(v.851-853) », « [les Bacchantes] *remplies de frénésie par le souffle du dieu.*(v.1095) ».

Les dieux sont responsables des accès de fureur dont sont victimes les personnages, tous le savent. Ce sont les dieux les maîtres et ceux qui ne le savent pas, l'apprennent à leur dépend: « ...je crains que le coup ne vienne d'un dieu. (Ajax v. 278) », «...les êtres anormaux et vains succombent, disait le prophète, sous le poids des malheurs que leur envoient les dieux

(Ajax v.765-766) », « Pour moi, ici comme partout, je dirais volontiers que les dieux s'ingénient à façonner eux-mêmes les destins des mortels. (Ajax v.1037) », « C'est avec l'aveu d'un dieu que toujours l'on pleure ou l'on rit. (Ajax v.383), « Qu'elle danse maintenant, l'illustre épouse de Zeus. (Héraclès v.1304) ».

Mais les dieux ne provoquent pas ces carnages pour leur amusement. Non, c'est toujours, de leur point de vue, pour une bonne raison. Ainsi, c'est la vengeance qui motive principalement les dieux concernés ici. Si Athéna provoque, chez Ajax, l'illusion qu'il massacre l'armée alors qu'il ne fait que tuer du bétail, c'est d'une part dans le but de sauver son protégé Ulysse, mais également parce qu'Ajax à plusieurs fois repoussé Athéna durant la guerre de Troie, alors que celle-ci lui proposait son aide au combat (Ajax v.760-777). C'est aussi la vengeance qui motive Dionysos dans *Les Bacchantes* : « AGAVÉ.— Dionysos nous a perdues! Maintenant, je le comprends. CADMOS.— C'est qu'il fut offensé gravement : vous ne vouliez point croire à sa divinité. (Les Bacchantes v.1296-1297) ». Héra (par l'intermédiaire de Lyssa) dans *Héraclès* et Apollon dans *Agamemnon*, sont également motivés par la vengeance, même si celle-ci n'est pas clairement explicitée dans le texte.

D'une manière générale, les dieux se vengent des êtres humains qui n'ont pas su rester à leur place, et qui ont d'une manière ou d'une autre oublié qu'ils devaient respect et obéissance aux dieux. On peut trouver nombre de citations qui illustrent ce principe : « La puissance du divin, elle corrige ici-bas ceux qui rendent un culte à la force brutale, dédaigneux d'honorer les dieux dans la folie de leur esprit. (Les Bacchantes v.883-887) », « Aussi, dans l'avenir, je saurai céder aux dieux, j'apprendrai à rendre hommage aux Atrides. Ce sont nos chefs, il faut leur céder, point de doute! (Ajax v.665-666) ». Le message de Dionysos dans *Les Bacchantes*, tel que l'interprète Euripide, c'est « que la sagesse de ceux qui s'assurent dans la supériorité de leur raison sera confondue et que qui regimbe contre l'appel du dieu, qui est appelé à la joie dans la communion de la nature et dans la simplicité du cœur, est condamné à tomber sous l'empire de la folie et de ses effets qui sont la vengeance du dieu. » (Jeanmaire, 1978)

Ces possessions divines sont décrites comme étant faites par les dieux à l'aide d'une arme, symbolique, *l'aiguillon*. Ainsi parle Dionysos dans *Les Bacchantes* : « Dès lors, ces femmes, je les ai chassées de leur palais, *sous l'aiguillon de la folie délirantes*. (v.32-33) ». On nous apprend en annotation des ces vers que « le verbe utilisé ici évoque la piqûre du taon dont l'aiguillon rend les animaux furieux; il s'emploie métaphoriquement en parlant des passions et de la folie qui jettent l'homme hors de lui-même ». Il est aisé de trouver nombres d'exemples illustrant cet aiguillon dans ces 4 tragédies, en voici quelques uns : « ...le séjour de ces femmes chassées en foule loin des métiers, loin des navettes, par *l'aiguillon* de Dionysos! (Les Bacchantes v.118-120) », « Ne regimbe donc pas contre *l'aiguillon* si tu t'enfermes, il t'en cuira. (Agamemnon v.1624) », « C'était peut-être Héra, qui le maîtrisant de *son aiguillon*, le força à cette tâche. (Héraclès v.21) ».

Ces crises de mania sont pour tous les protagonistes de cause divine, ce qui est souvent indiqué par des métaphores météorologiques utilisant des termes comme le ciel et le temps: «...c'est *quelque mal du ciel* qui se sera ainsi abattu sur toi. (Ajax v.183)», «...le farouche Ajax gît à terre, *victime d'un troublant orage*. (Ajax v.206) », « C'est fini, maintenant: *sans qu'un éclair ait lui, la bourrasque* qui brusquement avait fondu sur sa tête est en train de s'apaiser: Ajax est à cette heure maître de sa raison (Ajax v.257-258). C'est intéressant lorsque l'on sait que les dieux grecques avaient entre autres tâches, celle de réguler les éléments naturels. Athéna crée donc en Ajax un dérèglement mentale de la même manière qu'elle aurait pu dérégler la météo.

De la même manière, on remarque un autre type de métaphores intéressantes dans lequel le

parallèle avec le climat apparaît également, comparant l'esprit à un bateau dont le cap à garder est celui de la raison, les crises de folie sont alors indiquées par du vocabulaire de tempête, naufrage,... « ...tu fus par moi classé comme extravagant et incapable de tenir le gouvernail de ta raison. (Agamemnon v.799-801) », « ...voyez donc quelle vague est venue...m'assaillir et m'envelopper. (Ajax v.360-361) ».

La danse est un thème qui revient souvent dans les 2 tragédies d'Euripide et est totalement absent des 2 autres. Dans *Les Bacchantes* cela n'étonnera pas puisque le dieu à célébrer est Dionysos et que la danse fait partie intégrante des rituels qui lui sont dédiés. Selon Roux (1970), Dionysos demande à ses fidèles de s'abandonner aux impulsions les plus élémentaires de leur être afin d'entrer en communication intuitive et directe avec le divin. Les rites de l'orgie bacchique visent à rendre l'initié réceptif à cet état suprême de « l'enthousiasme » en substituant progressivement au contrôle de la volonté consciente une puissance extérieure à lui qui va dicter son comportement. La danse d'abord, son rythme impérieux, cadencé par les sons enivrants de la flûte, soutenu par le grondement sourd des tambourins, ponctué par le choc répété des thyrses sur le sol, s'empare du corps du danseur, commande ses mouvements et noie son individualité dans la personnalité collective du chœur, forme simple de communion et de possession, dont les effets sont accrus par la croyance au pouvoir magique de certains accessoires comme la couronne de lierre et le thyrses qui communiquent par leur contact la frénésie bacchique dont ils sont chargés. Degré par degré le fidèle se trouve plongé dans l'état requis pour connaître la béatitude de la communion avec son dieu.

Dans *Héraclès*, La danse revient comme thème fortement lié à la folie, et même si Dionysos n'est pas le dieu de cette tragédie, le vocabulaire y fait référence : « il va périr, entraîné dans la danse dont Lyssa lui joue la musique *furieuse* (v.879) », « Ce n'est pas en vain que Lyssa déchaînera sa *bacchanale* dans le palais (v.899) ».

Jeanmaire (1978) nous apprend que le comportement des bacchantes rappelle les symptômes des affections névropathiques souvent décrites. On est porté à croire que ces comportements étaient liés à un état psychologique avec un sentiment de dépersonnalisation, de l'envahissement du moi par une personne étrangère, ce qui est proprement *l'enthousiasme* des Anciens, autrement dit la possession ; mais aussi lié à des hallucinations, phénomènes non moins caractéristiques de ces affections nerveuses.

L'épopée, chez les continuateurs d'Homère, a mis en scène des épisodes montrant des personnages atteints de véritables accès de folie furieuse causée par l'emprise d'une divinité ou d'une puissance démoniaque, ce qui se retrouve dans quelques légendes fameuses où paraissent des héros épiques représentés comme atteints de la *mania* que provoquent les dieux. Les tragédies traitées ici, et d'autres encore, reprendront quelques-uns de ces épisodes pour les mettre sous les yeux du spectateur. On ne peut qu'être frappé de la place qu'y tient la peinture de la *mania*, de la complaisance aussi et de la précision avec lesquelles sont décrits les stigmates physiologiques dont s'accompagnent les états de possession. Ce sont ceux qui mettent en lumière, en particulier l'altération des traits du visage, le regard furieux, la langue prodigieusement grosse et pendante, le changement de voix, les mouvements convulsifs, l'agitation désordonnée des membres, la force anormale dépensée par le sujet et la prostration qui suit la crise : « l'écume à la bouche et roulant des yeux fous, sans plus raisonner comme il faut raisonner, était possédée de Bacchos et ne l'écoutait pas. (Les Bacchantes v.1121-1125) »

Dans *Héraclès*, Le serviteur qui rend compte de la scène durant laquelle le Héraclès, pris de folie, tue ses propres enfants, a soin de relater l'altération qui se produit dans la personne de son maître quand se déclenche la crise : « Déjà il n'était plus le même; le visage décomposé, il roulait des yeux où apparaissait un réseau de veines sanglantes, et l'écume dégouttait sur sa barbe touffue. Alors, il se mit à parler, avec un rire de dément.(v.930-935) ». Tel, du reste, était apparu déjà le malheureux, lorsque, quelques instants plus tôt, il avait traversé la scène,

épié par *Lyssa*, la personnification même de l'accès frénétique, qui ne nous avait rien laissé ignorer de l'état physiologique de la victime sur laquelle elle s'apprête à fondre: « déjà il secoue la tête et il roule en silence des yeux convulsés et fulgurants; sa respiration est désordonnée; on dirait un taureau prêt à bondir; il pousse des mugissements terribles en invoquant les Kères du Tartare (v. 866-871) »

L'égarément d'Héraclès n'a, dans son principe et ses origines, rien à voir avec la « folie » dionysiaque. Cependant ce sont les mêmes expressions dont on use en parlant de la frénésie orgiaque qui s'offrent au poète et à ses interprètes sur la scène. C'est un bacchant en transe qu'ils ont eu sous les yeux, « un bacchant possédé de Hadès », dira Amphitryon. C'est l'idée même de la possession par les morts et par les puissances maléfiques et vengeresses qui émanent des défunts, qui hantait le père pendant que se déroulait la phase « passionnelle » et hallucinatoire de l'accès, celle où le héros mime la grande guerre qu'il mène en rêve contre son ennemi Eurysthée.

Ce passage d'Héraclès (v.947-967) me permet d'aborder deux autres idées importantes de la possession : L'illusion et l'état de bonheur. En effet, les possédés ne sont pas contraint de tuer ceux qu'ils aiment en spectateur horrifiés de leurs actes, ils sont momentanément plongés dans un état d'illusion : « C'est là justement que j'ai pris ma revanche: s'imaginant me lier, il ne m'a en fait ni touché ni saisi ; il se repaissait d'illusions. (Les Bacchantes v.617-621) », « Maintenant, tu vois ce que tu dois voir. (Les Bacchantes v.924) ». Durant cet état d'illusion, le dieu leur permet de concrétiser un désir ardent, les emplissant d'un sentiment de toute puissance, ce qui leur confère un état de bien être, de bonheur : « Ajax, en pleine crise, *trouvait sa joie aux maux qui l'étreignaient*, cependant qu'il nous affligeait, nous qui à ses côtés gardions notre raison. (Ajax v.271-277) », « LE CHOEUR.—Tu es heureuse ? AGAVÉ.—oui ; *heureuse !* (Les Bacchantes v.1197-1198) ». C'est cet état qui rend le retour à la réalité encore plus douloureux, car on informe les possédés de ce qui vient d'arriver, puis du fait qu'ils en sont responsables.

IV. CONCLUSION :

On constate que les idées fortes qui ressortent sont les mêmes dans les quatre tragédies (possession divine, idée de l'aiguillon,...) même si on retrouve chez Euripide des idées absentes des 2 autres auteurs comme par exemple les danses bacchantales et des descriptions symptomatiques. C'est probablement dû au fait que deux tragédies d'Euripide sont ici analysées contre une de chaque autre auteur.

Il ressort de cette analyse que la conception de la folie montrée dans les tragédies est pour le moins différente de la nôtre. On constate en effet que les problèmes que nous considérons comme psychologiques sont traités dans les tragédies sous un angle théologique, toutes les crises de folie étant liées aux divinités. On remarquera en outre qu'à aucun moment il n'est question d'emmener le personnage en crise chez un médecin.

V. BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE :

- Jeanmaire, H. (1978). *Dionysos, histoire du culte de Bacchus* (105-156). Paris : Payot
- Roux, J. (1972). *Euripide : Les Bacchantes*. (Commentaire). Paris : Société d'édition « les belles lettres »
- Foucault, M. (1961). *Folie et Dérailson : Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Plon
- Dodds, E.R. (1965). *Les grecs et l'irrationnel*. Paris : Aubier, éditions Montaigne
- Pigeaud, J. (1987). *Folie et cures de la folie chez les médecins de l'Antiquité gréco-romaine : la manie*. Paris : Société d'édition « les belles lettres »

VI. TRAGÉDIES LUES

- Roux, J. (1970). *Euripide : Les Bacchantes*. (Introduction, texte et traduction). Paris : Société d'édition « les belles lettres »
- Mazon, P. (1958). *Sophocle: Ajax*. Paris : Société d'édition « les belles lettres »
- Mazon, P. (1972). *Eschyle : Agamemnon*. Paris : Société d'édition « les belles lettres »
- Parmentier, L & Grégoire, H. (1972). *Euripide : Héraclès*. Paris : Société d'édition « les belles lettres »